

COURIER DE QUEBEC.

Gratum est quod patriæ civem populoque dedisti
Si facis ut patriæ sit idoneus.—JOURNAL, Sat. 14.

VOL. I.]

—MERCREDI, 27 MAI, 1807.—

[N^o 42.]

MELANGES.

Histoire des Pantouffes d'ABOU-CAZEMB.

Il y avait à Bagdad un vieux marchand, nommé *Abou-Cazemb*, célèbre par son avarice. Quoiqu'il fut très riche, ses habits n'étaient que pièces et morceaux; son turban, d'une toile grossière, était si sale qu'on ne pouvait plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement, ses pantouffes étaient ce qui méritait le plus l'attention des passans: les semelles, épaisses d'un pouce, étaient armées de gros clous, les empeignes étaient toutes rapécetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièces; depuis dix ans, qu'il portait ses pantouffes, les plus habiles savetiers de Bagdad avaient épuisé leur art, pour en rapprocher les débris. Elles en étaient même devenues si pesantes, qu'elles avaient passé en proverbe, et lorsqu'on voulait exprimer quelque chose de lourd, les pantouffes de *Cazemb* étaient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce vieux marchand se promenait dans le grand Bazar, qui est le marché public de Bagdad. Comme il était connu pour être fort riche, on lui proposa d'acheter un parti considérable de cristal; il conclut le marché, parcequ'il était extraordinairement avantageux: ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avait, pour toute ressource, de l'eau de rose à vendre, il alla le trouver, et profitant du malheur de ce pauvre homme, il lui acheta son eau de rose pour la moitié de sa valeur. Cette excellente affaire l'avait mis de bonne humeur. Au lieu de donner un grand festin, selon la coutume des fameux négocians de l'Orient, qui ont fait quelque marché considérable, il trouva plus expédient, et afin qu'il ne lui en coûtât rien, d'aller au bain où il n'avait pas été depuis long-tems.

Comme il otait ses habits, un de ses amis, ou du moins un homme, qu'il prenait pour tel (car les avarés en ont rarement), lui dit que ses pantouffes le rendaient la fable de toute la ville, et qu'il n'y avait pas jusqu'aux enfans qui ne se moquassent de lui et ne le montraient au doigt; qu'il devrait bien en acheter d'autres. J'y longe depuis long-tems, répondit *Cazemb*; elles ne sont pourtant pas si délabrées, qu'elles ne puissent me servir encoie. Tout en causant, il fut déshabillé et entra dans l'étuve.

Pendant qu'il se lavait, le Cadi de Bagdad vint aussi se baigner; *Abou-Cazemb* étant sorti avant le juge, passa dans la première pièce: il reprit ses habits et chercha en vain ses pantouffes. Il y était attaché et ne les trouvant point, il allait sortir, lorsqu'il aperçut une chaussure neuve en place de la sienne. Notre avaré persuadé, parcequ'il le désirait, que c'était un présent de l'ami qui venait de lui faire une petite remontrance, mit à ses pieds les belles pantouffes, qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, et sorti du bain le cœur plein de joie.

Quand le Cadi se fut baigné, ses esclaves cherchèrent en vain les pantouffes de leur maître: ils ne trouvèrent qu'une vilaine chaussure, qui fut aussitôt reconnue pour celle d'*Abou-Cazemb*. Les huissiers courent après le prétendu filou, et le ramenèrent saisi du vol. Le Cadi après avoir repris ses pantouffes, l'envoya en prison. Il fallut financer, pour sortir des griffes de la justice; et comme *Abou-Cazemb* passait pour être du moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé *Cazemb* jette de dépit ses pantouffes dans le Tygre, qui coulait sous ses fenêtres. Quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd qu'à l'ordinaire, furent bien étonnés de n'y trouver que les pantouffes d'*Abou-Cazemb*: les clous dont elles é-

taient garnies avaient rompu presque toutes les mailles du filet.

Les pêcheurs indignés contre Cazemb et contre les pantoufles, imaginèrent de les jeter dans son logis par les fenêtres qu'il avait laissées ouvertes, les pantoufles, lancées avec force, attaquèrent les flacons qui étaient sur les tablettes et les renversèrent : les vases de cristal furent fracassés, et l'eau de rose fut perdue.

Figurez-vous la douleur d'Abou Cazemb à la vue de tant de désordre. Maudites pantoufles, s'écria-t-il, vous ne me causerez plus de dommage : il dit, et prenant une bêche il alla dans son jardin, y fit un trou pour y enfouir ses savattes.

Un de ses voisins qui lui en voulait de puis long-tems, l'aperçut remuant la terre, il courut aussitôt avertir le gouverneur que Cazemb venait de déterrer un trésor dans son jardin. Il n'en fallut pas davantage, pour allumer la cupidité du Commandant. Il se transporta chez notre avare ; Abou-Cazemb eut beau dire qu'il n'avait pas trouvé de trésor, qu'il avait seulement voulu enfouir ses vieilles pantoufles, qu'il alla déterrer à l'instant, le gouverneur avait compté sur de l'argent, et l'affligé Cazemb n'obtint encore la liberté que moyennant une fort grosse somme.

Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de bon cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de quelques milles de la ville. Il croyait pour le coup qu'il n'en entendrait plus parler ; mais le diable qui n'était pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les fontainiers accoururent pour réparer le dommage, mais quelle fut leur surprise de trouver la chaussure d'Abou-Cazemb. Il la portèrent au gouverneur, et lui déclarèrent que ces pantoufles avaient causé tout le dommage.

On se transporte chez le malheureux maître des pantoufles que l'on conduit en prison. On lui fait son procès, et il est condamné à une amende bien plus forte que les deux autres. Le gouverneur qui avait puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, ordonna qu'on rendit fidèlement à Abou-Cazemb ses précieuses pantoufles, Cazemb, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avaient causés, résolut de les brûler ; comme elles étaient im-

bibées d'eau, il les exposa au soleil sur la terrasse de sa maison ; car quoique d'une avarice extrême, sa maison était fort belle, et il allait tous les soirs, après le coucher du soleil, respirer le frais sur une terrasse qu'il avait fait bâtir.

La fortune n'avait point encore épuisé tous ses traits contre lui : le chien d'un voisin aperçoit les pantoufles, s'élançant de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, il prend dans sa gueule une des pantoufles, et tout en la tirillant et en jouant, il la lâche dans la rue : la funeste savatte tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passait devant la maison. La peur et la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée : son mari porte plainte au Cadi, et Cazemb est condamné à payer une amende proportionnée au malheur dont ses pantoufles sont la cause.

De rage et de désespoir, il retourne chez lui, et rapportant ses deux pantoufles dans ses mains : Seigneur, dit-il au Cadi, avec une véhémence qui fit rire le juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines. Ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté ; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs, qu'elles occasionneront sans doute encore. Le Cadi ne put lui refuser sa demande. Mais Abou-cazemb apprit ce qu'il en coûte pour ne savoir pas faire une dépense à propos.

L'Emprunteur attrappé.

D'un louis voudrais-tu m'obliger, dit Valère

A Dorival ? — Assurément.

Et celui-ci d'ouvrir son secrétaire.

Dans chacun des tiroirs, il fouille exactement,

Y refouille à mainte reprise.

Papiers sont secoués...rien...voyons donc ici :

Quoi ! rien encore ! — Eh ! mon ami,

Demande l'autre avec surprise,

Dans ces tiroirs que cherches-tu ?

Ce louis que tu fais... J'aurais dû te le rendre

Dès long-tems, mais je ne l'ai pu.

Pour te le reprêter, eh bien ! je vais l'attendre.

GUICHARD.

CANADA.

Causes des désastres qu'éprouvèrent les Anglais.—(continuation.)

A ces inconvéniens pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenaient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté de divers établissemens anglais, n'avaient pas cette réciprocité de soutien et de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les provinces, qui avaient toutes des intérêts distincts, et qui n'étaient pas rapprochées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéraient pas au bien commun avec ce concours d'effort et cette unité de sentimens, qui seuls peuvent assurer le succès. La façon d'agir se passait dans de vaines disputes entre les colons et les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée, était abandonné. Convenait-on d'en accepter un, il devenait publique avant son exécution; et sa publicité le faisait souvent échouer. Enfin, on était brouillé avec la plupart des nations sauvages.

Ces peuples avaient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'était une sorte de retour, qu'ils croyaient devoir à la considération qu'on leur avait témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu'ils regardaient plutôt comme des ambassadeurs du Prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces Missionnaires en étudiant la langue des sauvages; en se conformant à leur caractère, à leurs inclinations; en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avaient acquis un pouvoir absolu sur leur âme. Les colons Français loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avaient pris celles du pays, qu'ils habitaient. L'indolence de ces peuples, pendant la paix, et leur activité durant la guerre... On avait même vu plusieurs officiers distingués se faire adopter parmi ces nations.

De l'attachement décidé pour les Français, naissait dans ces nations, l'aversion la plus insurmontable pour les Anglais. Leur haine devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix, quand ils se virent par des étrangers, chassés de sur leur terre natale. Les mêmes mains, qui si long-tems avaient enrichi la colonie anglaise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la dé-

truire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons, comme à celle des Ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruisirent des armées, que les Français n'auraient voulu que vaincre. Leur fureur était si exaltée qu'un prisonnier anglais ayant été conduit dans une habitation écartée, la femme lui coupa aussitôt un bras, et fit boire à sa famille le sang qui en dégoutait. *Je veux,* répondit-elle à un Missionnaire Jésuite, qui lui reprochait l'atrocité de cette action, *je veux que mes enfans soient guerriers; il faut donc qu'ils soient nourris de la chair de leurs ennemis.*

—<—>—
QUEBEC, 27 MAI.

Depuis Samedi dernier il est arrivé 37 vaisseaux de différens ports d'Angleterre et d'Ecosse.—Nous apprenons que le navire Dunlop, appartenant à Mr. Dunlop de Montréal, est échoué sur l'Isle aux Grues.

Une goëlet s'est perdu sur l'Isle aux-Oies; Il paraît que l'équipage s'est sauvé,

—<—>—
Nous n'aurons point la maille de Mars, Le Courier d'Halifax qui en était chargé a tourné dans un canot à 4 lieues en bas du grand saut, de la rivière St. Jean, et a perdu le paquet. Il a eu beaucoup de peine à se sauver lui-même, et est arrivé ce matin.

—<—>—
NOUVELLES ETRANGERES,—
LONDRES, 29 Mars.

Le Prince de Wirtemberg qui avait été envoyé et chargé d'une mission importante par l'empereur Français à Buonaparte est revenu à Vienne le 8. L'opinion générale dans ce tems là dans la capitale de l'Autriche était, que la guerre était sur le point de se déclarer avec la France.

Le contingent de la Saxe à son arrivée à Posen montra tant de répugnance de marcher contre les Prussiens, qu'on jugea à propos de leur faire passer l'Oder pour les employer à quelque autre service.

Le Maréchal Brune doit remplacer Mortier dans le commandement de l'armée devant Stralsund, Mortier ayant été nommé pour commander la 5eme. division de la Grande Armée. Cependant Brune n'avait fait aucuns préparatifs pour laisser Hamburgh.—*Quebec Mer.*

14 Avril.—Le 21 Fevrier les Amiraux Dukworth et Louis forcèrent le passage des Dardanelles et l'Amiral Louis prit aux Turks 10 vaisseaux de ligne.

Les derniers avis reçus à l'office du Secrétaire des affaires étrangères, annoncent que les Français retraitent, après avoir beaucoup souffert de la désertion, nonobstant leurs grosses pertes. Les Russes ont traversé la Passarge pour les poursuivre.—*Ibidem.*

Extrait des dépêches du général Benningfen datées de Königsberg, 22 Fevrier.

Le général Sodomorski, qui vient d'effectuer sa jonction avec mon armée, a amené 1400 prisonniers Prussiens, 2 à 300 Français et une grande quantité de bagages, qui ont été pris sur l'ennemi. La marche rétrograde de Buonaparte ressemble plutôt à une fuite qu'à une retraite. Ce n'est qu'à la vitesse des chevaux de nos Cossaks que nous sommes redevables d'un si grand nombre de prisonniers qui ont été pris tous les jours depuis la bataille d'Eyleau. Avant hier ils en prirent 200, hier 150 et aujourd'hui ils en ont pris 583 et 4 officiers, outre le bagage, les chariots, le fourage et les provisions. Tout ce que nous pouvons emmener est pris. Les soldats Français mourant de faim et de fatigue n'ont plus la force de se défendre. A la seule vue de nos troupes ils jettent bas leurs armes et demandent du pain. Mes postes avancés sont déjà à Leibstadt. Toute l'armée est en marche. Mes quartiers généraux seuls sont à Königsberg, car ma mauvaise santé et l'extrême fatigue que j'ai endurée m'ont forcé de prendre quelques moments pour me reposer. Je pars demain. La division Prussienne commandée par le gén. Plätz est à l'extrémité de mon aile droite, sur la hauteur de Bransberg, le gén. Sodomorski, et le gén. Lestocque forment ensemble mon aile gauche, la grande armée est au centre; et dans cet ordre nous avançons vers la Vistule, embrassant l'horn d'un côté et Elbing de l'autre. J'espère que mes troupes se montreront bientôt de l'autre côté de cette rivière. En même tems mon avant garde, renforcée par les Cossaks du gén. Platow, dont une grande partie était déjà parvenue à leur destination, poursuit l'ennemi, sans relâche et le harasse par des escarmouches qui nous sont aussi avantageuses qu'elles leur sont inutiles.

AUTRICHE.

Le choix de cette puissance ne paraît pas encore fixé. Les uns disent qu'elle va prendre part dans la guerre contre les Français et d'autres qu'elle est résolue de garder la plus stricte neutralité. Quoiqu'il en soit, voici ce qu'on lit dans le *FARMER'S CABINET*.—“ Les Editeurs des papiers de Londres assurent que l'influence des Français a gagné un ascendant considérable à la cour de Vienne et s'oppose aux opinions et aux désirs de l'Archiduc Charles, qu'ils appellent “La meilleure espérance de l'Europe et de sa Famille.”

La situation de l'Autriche doit certainement être très désagréable. Buonaparte ne la souffrira pas volontiers demeurer neutre. La sphère de ses domaines environne plus de la moitié de son territoire. Si elle se déclare contre lui, il saisira avec plaisir l'occasion de l'écraser tout d'un coup; si elle se déclare pour lui, elle sera irrévocablement soumise à son influence. De bon cœur elle doit désirer l'occasion de se venger des souffrances, dont il est l'auteur, de recouvrer ce dont il la prive, et de satisfaire sa propre ambition. Mais les scènes d'Austerlitz se retracent vivement dans sa mémoire, et ce sera assurément avec peine qu'on pourra l'engager à s'attirer l'inimitié de Napoléon, de la vengeance de qui elle déplore encore les tristes effets. Sa situation doit donc être très embarrassante. D'un côté, la haine et la crainte de Napoléon l'incitent à souhaiter des mauvais succès à ses armes, et une réduction de son influence. De l'autre les succès de la Russie, et ses conquêtes dans la Turquie, doivent exciter sa jalousie en qualité de voisin, et son envie, parcequ'elle voudrait elle même subjuguier les partisans de Mahomet.

Il est des personnes, qui, comme les *Harpies* empoisonnent tout ce qu'elles touchent. Mr. Cary en est un exemple. Il cite un passage d'une lettre du célèbre Franklin, que nous avons insérée nous mêmes et il trouve le moyen de distiller son fiel sur ce morceau et d'insulter les Canadiens; de la manière la plus basse et dans le style plat qui lui est si commun.

IMPRIME' ET PUBLIE'
POUR LES EDITEURS.

A LA NOUVELLE IMPRIMERIE,

N° 19, Rue Buade.

PRIX—15s. par An,